

Exposition

Quand l'art et la médecine se rencontrent

A Zurich, le Kunsthhaus se penche sur les interactions multiples de la maladie et de la création

Elisa de Halleux

Le médecin en blouse blanche et l'artiste absorbé dans son atelier occupent deux lieux bien distincts de notre imaginaire mental. Leurs mondes sont pourtant reliés, leurs points de rapprochement multiples. Embrassant un très vaste ensemble de médiums – depuis la gravure, la peinture et la photographie, jusqu'à l'installation, la vidéo et la performance –, la grande exposition présentée jusqu'au 17 juillet au Kunsthhaus de Zurich offre une plongée intéressante et extrêmement riche dans l'univers de la santé, du corps et du soin, en abordant leurs liens variés et féconds avec l'art.

On y verra aussi bien des œuvres d'Albrecht Dürer et de Lucas van Leyden que de Max Ernst, de Meret Oppenheim et d'Alberto Giacometti, ou encore de Joseph Beuys, Jean Dubuffet, Sophie Calle, Keith Haring, Damien Hirst, Kiki Smith et tant d'autres, du Moyen Âge à nos jours. Du mobilier médical, de nombreux objets – outils, instruments de travail et de diagnostic des médecins, des chirurgiens et des scientifiques – confèrent une dimension documentaire et historique à ce parcours abondant, structuré autour de grands thèmes ayant trait à la maladie et à la médecine. Le propos n'est donc pas centré sur les rapports entre art et médecine, comme le suggère le titre *Take Care: art et médecine*, mais laisse plutôt au visiteur le soin de comprendre, à travers de multiples dialogues, la nature et l'évolution des relations entre ces «deux systèmes constitutifs de nos sociétés». En quoi art et médecine sont-ils donc reliés? Tentons ici de tracer quelques ponts.

Patrimoine hospitalier

La maladie et la mort, la médecine aussi, ont intéressé de nombreux artistes. On pense au corps meurtri de Frida Kahlo dans ses autoportraits par exemple, ou aux malades mentaux peints par Géricault. Dès l'époque médiévale, les saints guérisseurs, Côme et Damien, patrons des médecins et pharmaciens, font l'objet de représentations, dont l'exposition montre un bel exemple de Fra Angelico. La maladie tout à la fois rebute et fascine. Sa figuration se heurte à des résistances culturelles et psychologiques. Au Moyen Âge et à l'époque moderne, la mort, les épidémies sont souvent peintes de manière symbolique.

Des images comme celle de Valentine Godé-Darel, maîtresse de Ferdinand Hodler, agonisant dans son lit, restent rares et isolées dans l'histoire de l'art occidentale. Un dessin particulièrement touchant issu de la série réalisée par le peintre peu de temps avant la mort de son amante est visible dans l'exposition. On y découvrira avec intérêt également de nombreuses œuvres connues et moins connues abordant cette iconographie de la maladie et de la médecine – caricatures de Dauterive, peintures de Jean-Georges Vibert, Constant Desbordes ou Georges Chicotot, sculptures de Louise Bourgeois... Certaines pièces proviennent des collections de musées hospitaliers. Car l'hôpital est aussi un lieu patrimonial.

Les écorchés prennent la pose

Le lien essentiel entre l'art et la médecine se joue autour du corps. Médecins et artistes partagent une même fascination pour le corps humain, un même besoin de comprendre son fonctionnement. La célèbre *Fabrique (De humani corporis fabrica)* d'André Vésale, traité anatomique publié à Bâle en 1543 (dont l'exposition montre un exemplaire), illustre parfaitement cette rencontre entre art et médecine. Les bois gravés sont des œuvres

d'art: placés devant des paysages parsemés de ruines antiques, les squelettes et les écorchés sont magnifiquement décrits dans des poses élaborées. Certaines planches sont attribuées à Titien et à ses élèves, d'autres à Vésale lui-même, qui associe l'artiste au médecin, tout comme, à la Renaissance encore, Léonard conjugua art et science, et disséqua des cadavres pour étendre son savoir.

Les artistes se mettent au service de la médecine; les connaissances médicales nourrissent leur travail. On trouve des écorchés, dont un modèle impressionnant par Emile Deyrolle témoigne dans l'exposition, aussi bien à l'hôpital que dans l'atelier. En l'absence de la photographie, les médecins ont recours aux artistes pour représenter, pour cataloguer et identifier les caractéristiques anatomiques et les maladies. Les moulages dermatologiques de Lotte Luise Volger (1883-1956), présentés au Kunsthhaus, sont dignes des cires de Madame Tussaud – qui du reste se forma chez un médecin qui était également anatomiste et sculpteur.

Puissance curative de la danse

La beauté s'invite dans le mobilier médical – une superbe armoire à pharmacie du XVIII^e siècle par exemple – comme dans les objets et les instruments des scientifiques. Médecine et science longtemps empruntent à la tradition artistique ses codes figuratifs et esthétisent la présentation du matériel médical. Des meubles d'apothicaires, où se succèdent pots et préparations, rappellent les cabinets de curiosités et leurs collections savamment agencées. Ailleurs on pourra voir le modèle anatomique d'un fœtus, réalisé dans la première moitié du XIX^e siècle, placé dans un élégant contenant de verre, à la manière d'une relique. L'exposition aborde d'ailleurs la question de la médecine comme religion de substitution, notamment autour de la figure toute-puissante et sacralisée du médecin.

La médecine est un art, mais l'art est aussi une médecine. Et l'un des volets les plus riches sans doute de l'exposition regarde l'exploration de la maladie comme potentielle ouverture, comme force de création, et l'art, par conséquent, comme puissance thérapeutique. Si les liens entre médecine et art sont si étroits, c'est bien sûr parce que la maladie, la vulnérabilité, la mort qui approche sont des portes vers un dépassement, qu'il soit spirituel ou artistique. Le propos n'est certes pas nouveau mais il est approché à travers certains exemples saisissants.

La puissance curative de la danse est évoquée par Anna Halprin dans le film de Ruedi Gerber consacré à sa vie, *Breath Made Visible* (2009), présenté dans son intégralité en aval de l'exposition. Cette puissance transformante de la danse s'empare du corps fragile de Panteha Abarehi, une jeune artiste afro-américaine atteinte d'une maladie génétique incurable et douloureuse, dans un film doué d'une qualité hypnotique. ■

«Take Care: art et médecine», Kunsthhaus, Zurich, jusqu'au 17 juillet.



Kiki Smith, «Untitled», 1992, graphite sur méthocellulose et papier népalais teint à la main. (Kiki Smith/Photo Kunsthhaus Zurich, Franca Candrian)

«Notre but est d'apporter du soleil et de la vie dans les couloirs froids des hôpitaux»

Basée à Genève, la Fondation Anouk travaille à l'amélioration par l'art du bien-être des patients, des résidents, des familles et du personnel des institutions médicales

En écho à l'exposition *Take Care: art et médecine* qui se tient actuellement au Kunsthhaus de Zurich, rencontre avec Vanessa von Richter et Beatriz Aristimuño, cofondatrices de la Fondation Anouk. Basée à Genève, celle-ci réalise des fresques thérapeutiques dans des institutions médicales et sociales – 17 pays à ce jour – afin de favoriser le bien-être et la guérison au sein de lieux chargés de souffrance.

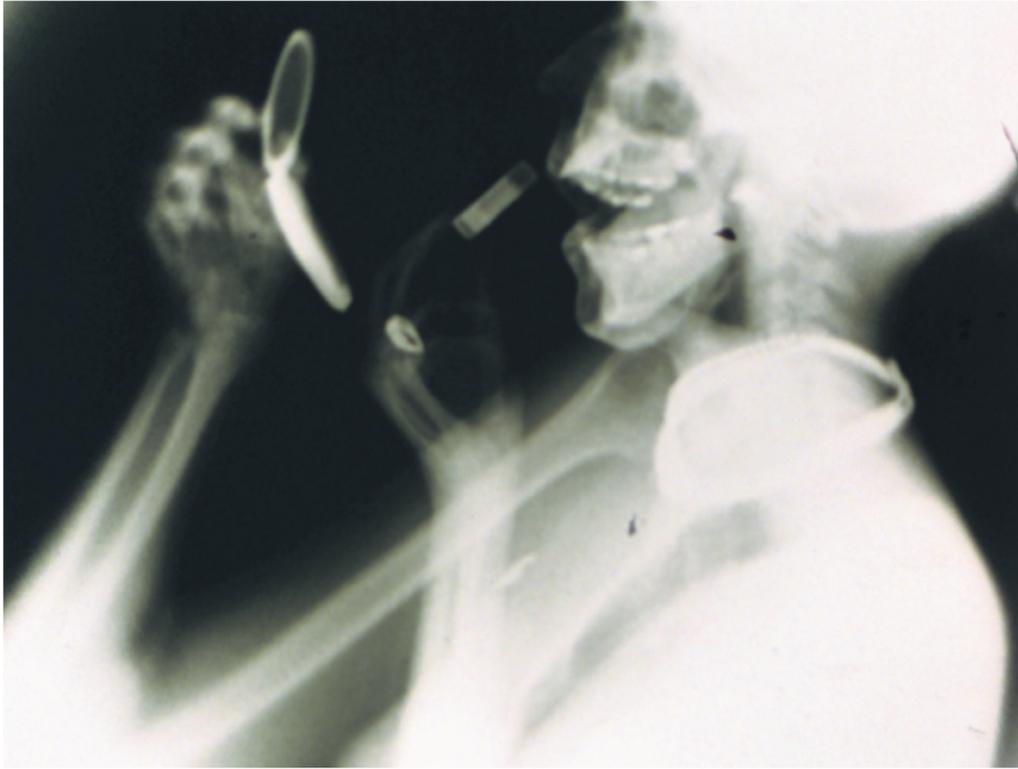
D'où vient le nom de votre fondation?

Nous avons été inspirées par une petite fille handicapée mentale, Anouk, qui de-

vait régulièrement être hospitalisée. Dès qu'elle était rassurée par un lieu sécurisant et accueillant, elle s'épanouissait, elle s'illuminait. Son exemple nous a beaucoup appris, il nous a montré à quel point l'environnement sensoriel agissait sur le mieux-être et les capacités d'adaptation et de guérison. Ce qui peut apparaître comme un détail – par exemple un grand paysage de montagne peint dans une salle d'attente, ou un animal facétieux sur les murs d'un service de radiologie – peut profondément modifier la manière dont une journée, un traitement, un examen médical seront vécus. Certaines couleurs, certains motifs transforment toute l'ambiance d'un service, on passe de l'anxiété à l'apaisement, on met de la joie.

Quelles sont les spécificités de votre fondation?

Notre but est de rendre les institutions plus humaines, d'apporter du soleil, de la vie dans les couloirs froids et anonymes d'un hôpital ou d'un centre de réfugiés. Notre caractéristique principale c'est, avant tout, de nous appuyer sur un travail collaboratif. Il ne s'agit pas simplement de décorer un service avec de jolies peintures. Nous discutons beaucoup en



Barbara Hammer, «Sanctus», 1990, film 16 mm transféré sur vidéo. (Hammer Estate)



Paul Klee, «Gebärde eines Antlitzes I», 1939, peinture à la colle et huile sur papier d'emballage. (Kunsthauts Zurich)

amont, nous travaillons de concert avec l'équipe de l'établissement, avec les patients ou les résidents. On écoute leurs idées, on cherche à comprendre la pathologie et le fonctionnement du service, pour répondre au mieux à leurs besoins spécifiques. Au moment où les murs sont peints, les patients peuvent même participer, dans la mesure de leurs capacités, à la réalisation des fresques. Ce sont des moments forts et fédérateurs. Notre seconde particularité, à la différence des espaces d'exposition de certains hôpitaux par exemple, c'est que nous concevons l'art comme un véritable outil thérapeutique. La pathologie est au centre, pas le design ni l'artiste. D'ailleurs, nos artistes restent anonymes.

Quelle est la formation de vos artistes? Qu'est-ce qui les caractérise?

Ils reçoivent une formation continue qui englobe les aspects artistiques, psychologiques et hospitaliers de leur activité. Ils ont tous une expérience artistique, une solide connaissance du dessin et une pratique de la chromothérapie. Par ailleurs, leur travail auprès de personnes vulnérables est physiquement et psychologiquement éprouvant, il exige une grande

implication personnelle et ne peut pas être confié à des personnes sans préparation et non entourées.

Selon les services et les institutions, la démarche est-elle identique?

La démarche reste la même, elle est toujours au service du soin et des personnes, mais elle s'adapte aux besoins et aux objectifs recherchés. Certaines peintures suscitent la rêverie, l'évasion. Elles décrivent le tour du monde, l'histoire d'un pays, des monuments célèbres, la nature, la flore, les animaux... Elles permettent de voyager par l'esprit, donc de dédramatiser, d'ouvrir un espace d'espoir, au-delà des difficultés du moment présent. Elles vont distraire, amuser un enfant et adoucir, par la même occasion, un traitement. Elles vont aussi offrir des supports pour le personnel soignant pour engager un échange, favoriser la communication et l'expression des émotions. Parfois, on cherche surtout à apporter du réconfort, à rendre les lieux chaleureux, comme on l'a fait dans un orphelinat en Pologne, parfois il s'agit principalement d'apaiser et de réduire l'anxiété, dans les maisons de retraite notamment. On y crée aussi des repères visuels clairs, utiles pour l'orien-

tation des personnes âgées au sein d'un établissement.

Comment définiriez-vous l'effet que produisent ces peintures?

Elles ont un impact sur l'état psychologique et émotionnel, mais aussi sur certains processus cognitifs. Certaines images stimulent la mémoire en faisant écho à des lieux et à des objets familiers, d'autres sont propices aux apprentissages. Dans les salles d'imagerie médicale, les peintures pourront avoir une dimension ludique et didactique, afin d'aider les enfants à comprendre ce qu'ils vivent et de les rassurer face au matériel médical. On souhaite avant tout créer de la poésie là où il y a de la souffrance.

Quelle est votre ambition pour les années qui viennent?

Depuis la création de la fondation en 2008, nous avons réalisé plus de 240 projets, en Suisse et dans de nombreuses institutions européennes. Les retours sont très positifs, et ils témoignent de besoins importants. Nous aimerions, dans les années qui viennent, pouvoir suivre le rythme de cette demande qui ne fait qu'augmenter. ■ E. d. H.

Contretemps

Stéphane Gobbo
@stephgobbo

De la nécessité de l'art pour sortir de nous-mêmes

Le psychanalyste thurgovien Carl Gustav Jung considérait la pratique médicale comme une forme d'art. A l'inverse, on peut aisément affirmer que dans toute pratique artistique, il y a une dimension thérapeutique. Philippe Geluck, dont les aphorismes – les siens ou ceux qu'il fait prononcer au Chat – sont souvent aussi drôles que pertinents, avance d'ailleurs que «l'artiste est un malade qui essaie de se soigner en créant». De fait, l'histoire de l'art regorge d'exemples de grands disques enregistrés après un drame, de romans exorcisant un trauma, de peintures exprimant une douleur. On pourrait citer le rockeur australien Nick Cave, dévoilant en 2016 *Skeleton Tree*, un album d'une densité bouleversante, hanté par la mort tragique de son fils. On pourrait évoquer *Le Dahlia noir*, polar dans lequel James Ellroy, à travers une enquête criminelle dans le Los Angeles de la fin des années 1940, évoque en sous-texte le meurtre de sa mère. Et l'on pourrait analyser encore et encore le *Guernica* de Picasso, ce chef-d'œuvre monumental dans lequel le peintre andalou transcende, pour ne pas oublier, le bombardement nazi du 26 avril 1937 sur la ville éponyme. L'art permet de parler de soi et de dévoiler, parfois de manière implicite, des blessures intimes; mais il permet aussi d'évoquer les grandes tragédies qui rythment l'actualité, permettant un pas de côté, une autre réflexion. A Zurich, le Kunsthauts se penche dans une exposition intitulée *Take Care* sur les liens entre art et médecine. Il y est notamment question de la maladie comme d'un moteur de création, mais aussi des vertus thérapeutiques des pratiques artistiques. Si celles-ci peuvent donc avoir parfois quelque chose de l'ordre de l'exorcisme, on l'a dit, elles sont aussi précieuses pour leur pouvoir cathartique. Qui n'a jamais, que ce soit en écoutant de la musique, en lisant un livre, en admirant une toile de maître ou en scrutant une installation contemporaine, en regardant un film ou une pièce de théâtre, été soudain submergé par une émotion profonde et indéfinissable? Parfois, une œuvre nous bouleverse, ou nous bouscule, parce qu'elle rappelle un moment vécu, fait surgir quelque chose d'enfoui. Il arrive aussi qu'elle suscite une mélancolie indicible, un apaisement salutaire ou une joie extatique sans qu'on sache vraiment pourquoi, comme une évidence, une heureuse synchronicité. L'art, et c'est sa force, arrive à parler à notre subconscient. Si l'on dit qu'il sert à voir et comprendre le monde autrement, il a aussi cet effet miroir permettant une introspection. Marcel Proust: «Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous-mêmes.»

PUBLICITÉ

Le Palais Oriental
المشراق
Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran • 1820 Montreux
Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch • Fermé lundi et mardi